

préparent les représentations du soir, où se font les répétitions. Déjà de lestes cabriolets s'arrêtent devant la porte de cette *Académie de musique* que l'on a si ridiculement construite, non sur le boulevard, dans ces vastes jardins où l'on aurait pu si facilement l'isoler, l'entourer de portiques, mais dans une rue adjacente, d'assez peu de largeur, et où elle paraît comme engloutie dans un groupe de maisons particulières. Et puis, confiez au gouvernement le soin d'élever des monuments publics!...

Dans l'une de ces voitures qui se rendent à l'Opéra, j'aperçois une jeune et belle femme qui, un papier de musique à la main, semble étudier un rôle. Ah! je la reconnais: c'est elle qui, trois fois la semaine, charme les oreilles des Parisiens par des accents qui feraient pâmer de plaisir, même les dilettanti du pays *dove il si suona*. Ses modulations sont si pures, ses fioritures de si bon goût! Je ne pouvais souffrir autrefois ces ornements que l'on ajoute au chant et qui me semblaient nuire à l'expression que le compositeur avait voulu y mettre; mais dans sa bouche ils me paraissent ajouter à l'expression. Sans doute elle va répéter en ce moment un rôle de quelque opéra nouveau. Puissent le poète et le compositeur avoir écrit, l'un des paroles, l'autre des airs dans lesquels elle puisse déployer tout son beau talent!

Mais aujourd'hui quels sont les opéras que l'on offre aux Parisiens ébahis! vous ne verrez plus dans la nouvelle salle un OEdipe conduit par son Antigone, ni Orphée rappelant Eurydice, ni Phèdre déclarant son incestueuse passion au pudique Hippolyte. Astaroth et Belzébuth ont chassé les dieux de l'antique Olympe; les seigneurs féodaux, les ducs, les comtes du moyen âge remplacent sur cette scène les Hercule, les Thésée, tous les héros de l'antiquité. On n'y chante plus les madrigaux du doux Quinault, mais des prières à la Vierge et des chansons de taverne; et ces airs d'église et de guinguette sont fabriqués sur des vers aussi plats pour le moins que ceux de feu Sédaine: de vulgaires idées y sont exprimées dans un style exotique qu'auraient réprouvé les plus indulgents grammairiens du siècle dernier, mais qui a reçu de notre nouvelle école des lettres de naturalisation.

Il est vrai que l'on court aujourd'hui à l'Opéra bien moins pour juger le poème et en goûter la musique que pour voir les décorations et les danses. Ce n'est plus qu'un spectacle pour les yeux, un spectacle d'enfants. Et c'est pourtant le seul qui attire la foule! Vous y trouverez tous les soirs des ministres, des législateurs, de graves magistrats.

Assez près de ce grand théâtre d'enchantements se trouve un théâtre où du moins on sait chanter, où la *prima donna* n'est souvent pas très-inférieure à la virtuose française à qui je viens de rendre un hommage mérité. Les poèmes que nous apportent ces rossignols d'Italie appelés à grands frais parmi nous, sont, j'en conviens, encore plus insipides que les nôtres. Le jeu de ces acteurs étrangers est plus gauche, moins naturel que le jeu de nos acteurs, même de ceux de l'Opéra. Mais que leurs chants sont purs, leur mélodie suave! C'est dans les *morceaux d'ensemble*, surtout dans les chœurs, que je reconnais leur supériorité. Là point de voix dissonantes, point de cris déchirants. Vous qui vous destinez à monter sur nos théâtres lyriques, venez prendre leçon de ces étrangers. Ils sont aujourd'hui nos maîtres. Je dis aujourd'hui; car, qui le croirait! nous Français qui passons pour avoir des oreilles insensibles aux charmes de l'harmonie, nous à qui la nature a refusé, dit-on, une voix flexible et douce, nous avons brillé parmi les nations par la mélodie de nos chants. Il fut un temps (c'était aux douzième et treizième siècles) où l'Italie admirait la douce expression de notre langage, où nos trouvères allaient chanter, dans les palais et dans les rues de Milan, de Florence et de Rome, tantôt les hauts faits

de nos chevaliers dans les croisades, tantôt des légendes de saints, ou les comiques et graveleuses aventures des personnages de nos fables. Faut-il regretter cette prééminence que nous avons perdue? Oh, non. Devenons les modèles, les maîtres des autres peuples en politique, en sciences, en industrie, et laissons-les sans regret nous surpasser dans les arts frivoles. Nous devons, selon moi, nous enorgueillir et non rougir d'être obligés de nous pourvoir à l'étranger de ce qui peut contribuer à nos plaisirs; de chercher en Allemagne des Mozart, s'il en surgit encore, et des Sontag; en Italie, des Rossini et des Pasta.

Eh! quoi, voici encore un théâtre, tout près de ceux que j'ai rapidement désignés. Trois ou quatre théâtres dans une circonférence de mille pas au plus! et j'en trouverais encore en me transportant un peu plus loin. Paris est vraiment la ville des spectacles, un vaste séminaire de comédiens en tout genre.

Le théâtre que j'ai sous les yeux est petit et se distingue à peine au milieu des grands bâtiments qui l'embrassent, le serrent de tous côtés: c'est une parodie de théâtre; et ce sont aussi des parodies que souvent on y joue. Les calembourgs, les équivoques, les grosses bêtises y

trouvent des admirateurs, des enthousiastes. Là se forme *la jeune France*; elle transporte ensuite dans nos salons l'instruction qu'elle y a puisée. Mais quoique l'on y chante des vaudevilles, c'est un spectacle fort au-dessous de celui où l'on jouait autrefois les farces de Le Sage, de Piron, de Collé. Leurs parades étaient libres, je le sais, mais elles étaient spirituelles; et malgré mon respect pour les auteurs du théâtre des Variétés, j'oserai dire que je préfère *La Vérité dans le vin*, et même *Léandre grosse*, aux dames *Angot* et *Gibou*, aux *Jocrisse* de toute espèce dont ils ont encanaillé leurs tréteaux.

Mais convenons aussi, pour la défense de ces auteurs de nos modernes farces, qu'ils sont bien moins récompensés de nos jours qu'ils ne l'étaient autrefois. Oh! messieurs ** et ***, messieurs *** et ** (je vous réunis, comme vous voyez, car vous travaillez toujours de compagnie; aucun de vous ne peut faire un vaudeville à lui seul), que n'avez-vous vécu au temps de Collé! vous auriez eu l'insigne honneur de voir vos chefs-d'œuvre grivois joués à la cour par de hauts personnages, vos grossières équivoques répétées par des bouches augustes, par des princesses, des princesses du sang. *La Vérité dans le vin*, jouée à Villers-Coterets par le duc de Chartres, valut à Collé *deux sous* dans les sous-fer-

mes; ce qui, d'après l'aveu qu'il en fait dans son *Journal historique* (page 153), lui procura plus de 100,000 francs. Hélas! messieurs les fabricants de vaudevilles, le métier est bien tombé: on ne récompense plus si grassement vos versicules et vos flon-flons¹.

¹ Au théâtre des Variétés, plus que dans les autres théâtres encore, le public saisit certaines plaisanteries, certains passages des pièces que l'on y joue, et en fait des applications injurieuses aux ministres, à la magistrature, aux chambres. Mais c'était bien autre chose à l'époque où les Français n'avaient pourtant ni les mêmes droits, ni la même liberté. Il est peu de pièces anciennes dans lesquelles le malin public de Paris ne trouvât alors à faire quelque application offensante pour l'autorité. Que dis-je? la cour elle-même se donnait le plaisir, au théâtre, de se moquer du maître en sa présence. Voici ce qu'on lit dans le *Journal historique* de Collé (p. 360):

« Le 23 février (1751), jour de mardi-gras, on joua à Bellevue l'acte de *Pourceaugnac*, mis en musique par Lully, et *les Trois Cousines*, suivies d'un ballet pantomime de la composition de Dehesses...

« On a fait sur *les Trois Cousines* des applications malignes à quelques grands personnages qui y jouaient des rôles. Celui de M. Delorme était rempli par le duc de Chartres; et comme la fureur du duc d'Orléans, son père, est de croire et de vouloir persuader que son fils est impuissant, et que les enfants de sa femme ne sont pas de lui, on rit beaucoup quand on entendit dire au duc de Chartres: *Quel esprit, monsieur le bailli! est-ce moi qui ai fait ça?* D'un autre côté, quand madame de Pompadour, qui faisait le rôle de Colette, chanta, en fixant le roi:

« Mais pour un amant chéri,
« Tromper tuteur ou mari,
« La bonne aventure, etc.

On devine aisément ce que tout le monde pensait en ce moment.

VII.

Pendant que je rêvais théâtres et musique, la physionomie du boulevard a changé. Quels nouveaux personnages ont apparu sur la scène? Ce sont d'abord des gardes nationaux en assez grand nombre, qui, s'ennuyant dans leur corps-de-garde, ont cru pouvoir, sans manquer à la consigne, se promener en attendant l'heure du dîner. Comme ils sont fiers et graves sous leurs hauts bonnets de grenadiers! fiers de leur large baudrier blanc, de leurs moustaches souvent postiches! on les prendrait pour des vétérans d'Austerlitz ou de Waterloo, si leurs mains trop blanches, leur visage frais et rosé n'indiquaient combien sont douces et paisibles leurs journalières occupations, combien leur caractère est pacifique et prudent.

Au milieu d'eux circulent, en simple parure du matin, de jeunes femmes qu'une ombrelle de couleurs variées met à l'abri des rayons trop ardents du soleil. Vers midi, elles ont osé quitter leur lit, ont bouclé, sans trop de soin, leurs cheveux; et les voilà qui vont visiter les magasins des modistes, des ébénistes, des marchands de musique : ce sont là leurs musées. Ne faut-il pas

Il y a encore, dans cette pièce, d'autres traits qui ont fourni matière à d'autres applications malignes. »

qu'elles s'enquièrent de la mode nouvelle, qu'elles sachent si l'on n'a point donné depuis hier une autre forme aux chapeaux, s'il ne s'est point fabriqué un meuble qu'elles ne possèdent pas encore dans leur boudoir; si leur compositeur favori a publié quelque *œuvre* ou quelque album nouveau. Graves soins, importantes affaires! Et n'allez pas croire que je désapprouve ici, que je censure les goûts de nos opulentes citadines. Qu'elles achètent toujours, et beaucoup, de ces charmants riens que tant de mains industrieuses s'occupent à fabriquer. Elles pourraient faire de leur or un emploi bien moins utile.

Mais je ne saurais pardonner à ces jeunes gens oisifs, qui braquent sur elles avec impudence leurs lorgnons, qui les suivent quelquefois et les accostent avec effronterie. A les voir, on ne devinerait pas que ce ne sont là que des copies de nos fats d'autrefois. Ils portent tous d'épais favoris et des moustaches qui dérobent aux yeux une partie de leurs joues. Ce n'est point là l'indice d'un corps débile et d'une âme efféminée.

Nous rasions autrefois, et de fort près, nos mentons et nos joues : on eût dit qu'elle était toujours en vigueur la loi d'Auguste qui, dès qu'il eut ceint son front du laurier des empereurs, ordonna aux Romains de se raser tous

les jours. Était-ce pour ressembler davantage au sexe à qui nous cherchions tant à plaire que, même dans notre première jeunesse, nous faisons disparaître jusqu'au moindre vestige du dur crin dont la nature a voulu que nos bouches fussent entourées? Je crois, en vérité, que nos fils sont mieux avisés que nous en laissant croître, en montrant avec orgueil ce qui caractérise le sexe fort. C'est des contrastes que naît l'harmonie. Hommes et femmes, répondez : N'est-ce pas parce qu'il existe entre vous de très-sensibles différences que vous vous recherchez mutuellement? Au reste, je compte, un jour, demander à la naïve Sydonie si la moustache et la barbette de chèvre de son jeune cousin, bien qu'elles soient rousses et que les poils en soient rigides, lui ont jamais semblé disgracieuses et laides.

Mais tous nos jeunes gens, grâce au ciel, barbus ou non barbus, ne passent pas leur vie sur les boulevards, à la suite des élégantes promeneuses. J'en ai vu, en très-grand nombre, dans les cabinets de lecture, si multipliés depuis deux ans; dans ces cabinets que l'on trouve le long des boulevards à cinq à six toises au plus l'un de l'autre. Cette autre classe de jeunes gens en sont les habitués assidus : ils y lisent avec une attention, vraiment édifiante, les journaux tant

littéraires que politiques, les nouveaux pamphlets, des ouvrages historiques, et aussi les drames et les romans qui ont paru dans la semaine. Rangés sur les bancs du cabinet, ou en dehors, sous la tente ordinairement dressée à la porte du sanctuaire, tous paraissent absorbés dans leur lecture : rien ne les distrait, ni le brouhaha du boulevard, ni les regards furtifs de la courtisane qui passe devant eux. Et de quoi sont-ils donc si profondément occupés? ce n'est, croyez-moi, ni d'une comédie de M. Scribe, ni d'un drame bizarre de M. Victor Hugo, mais des derniers discours, par exemple, que viennent de prononcer, dans les tribunes des deux chambres, ou le légitimiste Dreux-de-Brézé, ou le railleur Dupin, ou l'orateur cicéronien Odilon-Barrot. — C'est de là, je le prédis, c'est de ces humbles cabinets de lecture que surgiront nos futurs hommes d'état, nos orateurs, et même nos ministres.

Un de ces asiles de la jeunesse occupée, studieuse, me paraît présenter quelques places vides. Sous cette tente élégante je pourrai lire, une heure au moins, en respirant le frais que procurent les arbres voisins. C'est là que je me placerais pour attendre que le soleil moins ardent me permette de continuer ma course d'observateur.

VIII.

Assis sur une chaise de bois un peu dure, et les jambes étendues sur une autre chaise, je vais parcourir les journaux des différents partis; et, ensuite, juge impartial, je déciderai qui d'entre eux a mieux rempli le rôle qu'il s'est donné.

Mais je viens de me rappeler, je ne sais pourquoi, que l'on m'attribue dans le monde, et aussi dans quelques journaux, un *roman historique* (L'ÉVÊQUE GOZUN) qui vient de paraître. Voyons un peu le jugement qu'en ont porté certaines feuilles que j'estime, que je sais rédigées par des hommes d'un vrai mérite. L'auteur du roman m'a affirmé que, contrevenant à l'usage, il avait bien recommandé à son libraire de ne payer l'insertion d'aucun article apologétique. Il pourra donc être jugé avec sévérité. Tant mieux: il fera son profit des critiques.

— Je me suis fait apporter les journaux de tout le mois. — Bon! en voilà un, en voilà deux, trois même dont l'auteur sera content. Ils ont trouvé de l'intérêt dans son ouvrage, en louent le style, et prétendent que là, sous les fleurs, il y a des fruits à cueillir. Faut-il qu'il s'enorgueillisse de ces éloges? non; car voici un autre journal qui le traite avec rigueur. C'est, il est vrai, un jour-

nal qui a succédé à cet infame *Universel*, que soudoyait Charles X, et qui, comme son prédécesseur, est soudoyé par une autre liste civile. N'importe, lisons. Voici ce qu'on reproche à l'auteur du roman, et j'aurai soin de l'en informer. « Il n'a respecté ni la religion, ni la morale. »

L'accusation est grave, et je ne crois pas qu'elle soit fondée. Je demanderai à ses amis ce qu'ils en pensent, s'ils jugent que l'auteur est immoral, irréligieux.

On lui dit aussi très-crûment qu'il a tous les principes des philosophes du dernier siècle. Sur ceci il aura plus de peine à se défendre. Je sais qu'il a toujours professé une grande admiration pour Montesquieu, Condillac, Rousseau, et même Voltaire. — Eh! monsieur le censeur, quels sont les philosophes de ce siècle-ci que vous voudriez qu'il préférât? Serait-ce le philosophe Cousin, qu'il n'a pu parvenir à comprendre, ou les philosophes Saint-Simoniens, qu'il a trop bien compris?

Passons maintenant à la politique, et lisons d'abord le journal officiel, le *Moniteur*, autrefois le plus grand des journaux, et qui n'est plus qu'un nain, comparé à plusieurs autres. Je viens de dévorer (admirez mon courage!) quatre colonnes de la feuille officielle. Il m'en

reste dix autres à parcourir, si je veux savoir ce qui s'est passé la veille dans les deux chambres. Commençons par ce long rapport d'un honorable... Je voudrais en vain lire encore : mes yeux se troublent, s'appesantissent... Je m'endors.

IX.

Jusqu'ici, consciencieux observateur, j'ai tâché de peindre tout ce qui se présentait à mes yeux, et je n'ai point fait grace aux lecteurs des réflexions que faisaient naître en moi les lieux et les circonstances. Mais un nouveau personnage va paraître sur la scène, et interrompre mon long soliloque. J'aurai des faits à raconter; je ne serai plus qu'historien.

Vous m'avez laissé endormi sur les pages d'un ennuyeux journal.

Je me sentis éveillé par un coup sur l'épaule. Je me tourne brusquement, et je vois derrière moi un homme assez proprement vêtu, mais qui semblait sortir de maladie, tant son visage était hâve et décharné. Sa barbe grisonnante venait se joindre à des favoris touffus et hérissés. Je le considérais avec étonnement. — « Quoi ! me dit-il, tu ne reconnais pas ton ancien ami, ton condisciple au collège de... ! »

Il n'est pas donné à tout le monde de garder le souvenir d'hommes que l'on n'a pas revus depuis l'adolescence. Par un heureux hasard, je me souvins non pas du nom, mais du sobriquet que portait un de mes camarades de collège. « Ne seriez-vous point *Alopex* ? — Eh ! c'est moi-même ; moi, qui dois être tout étonné de me trouver encore dans ce monde après avoir couru tant de dangers, et éprouvé tant de misère dans des pays inhospitaliers. — Eh ! d'où arrives-tu ? que viens-tu faire dans notre capitale ? — Je te dirais bien mon histoire ; mais elle est un peu longue ; et sommes-nous bien ici pour... » Je l'interrompis. « C'est l'heure du dîner, lui dis-je ; entrons chez le restaurateur voisin. Là, comme Ulysse à Alcinoüs, tu me conteras tes aventures *inter pocula et mensas*. »

Il ne demandait pas mieux. A trois pas du cabinet de lecture était un restaurateur où nous dûmes espérer de trouver un bon repas ; car il

• Il faut dire d'où lui venait ce sobriquet. — Notre professeur nous expliquait un jour les fables d'Ésope ; s'apercevant qu'un élève n'avait point écouté la traduction littérale qu'il venait de faire du texte grec de la première de ces fables, il lui demande brusquement ce que signifiait *Alopex* (renard). L'élève répond étourdiment : « *Alopex*... *Alopex*, c'est une *atoquette*. » A ces mots, la classe entière et notre professeur lui-même de rire aux éclats. Le nom d'*Alopex* resta à l'élève ; et peut-être ce nom ne lui fut-il pas injustement appliqué ; car, à cet âge, il était audacieux et rusé.

venait de s'établir, et il avait à se faire une réputation. Nous voilà tous deux assis à une petite table, dans une grande salle ornée de riches peintures arabesques. Dix autres tables au moins, à la suite de la nôtre, étaient entourées de convives qui, pour la plupart, dévoraient silencieusement les mets de très-belle apparence que leur servaient des garçons empressés et prévenants, vêtus avec propreté et même élégance. Un léger murmure produit par quelques causeries à voix basse, et les mots : *Des huitres, un bifeck, du Champagne, etc.*, très-fortement articulés, voilà tout ce qui interrompait de temps en temps le calme de la salle. « Eh ! quoi, disait Alopex, on m'avait annoncé qu'à Paris je trouverais les partis furieux, et toujours prêts d'en venir aux mains. Certes, dans les cent personnes ici réunies, il y a bien un sixième de républicains, quatre sixièmes de *juste-milieu*, le reste de carlistes ; et voyez comme ils se tiennent paisibles les uns près des autres, et n'entament pas même une discussion sur la question à l'ordre du jour ! — C'est un résultat, lui répondis-je, de la liberté de la presse. A quoi bon se quereller, s'injurier chez les restaurateurs, dans les cafés, quand chacun peut donner une bien plus grande publicité à son opinion ? Mais d'où viens-tu donc, Alopex, pour paraître ainsi stupéfait de tout ce

qui se passe à Paris ? — Ah ! tu me rappelles que je te dois le récit de mes aventures. Écoute. »

Et alors il me raconta, durant une heure au moins, ce que je vais tâcher de vous rendre en quelques pages.

Alopex, après s'être fait quelque réputation dans la carrière du barreau, avait épousé une femme qu'il aimait, mais qui n'avait point de fortune. Il y a dix ans à peu près qu'un riche négociant vint lui proposer de se charger d'une affaire qui devait lui procurer d'immenses bénéfices. Il ne s'agissait que d'aller en Sicile réclamer, par toutes les voies de droit, 500,000 fr. que des correspondants infidèles refusaient de payer. Alopex, qui s'était toujours senti du goût pour les voyages, accepte avec empressement. Il part. Le voilà à Palerme, poursuivant avec énergie les débiteurs de son commettant.

Pour mieux connaître les mœurs du pays qu'il habitait, Alopex avait cru devoir prendre une maîtresse. Et qui avait-il choisi ? une courtisane, célèbre par mille aventures galantes. Sa maison était le rendez-vous de tous les jeunes libertins. Elle était à Palerme ce qu'avait été Aspasia à Athènes, plus de vingt siècles auparavant.

Un jour, la belle signora *Cornelia Pottanera* (c'était le nom de la moderne Aspasia) invita Alopex à une fête qui devait se donner sur la

mer, à deux milles au plus du rivage. Une telle partie de plaisir ne se refuse point. Alopex s'empressa de se rendre à l'heure indiquée sur le port : c'était le lieu du rendez-vous. Il y trouva dona Cornelia et toutes ses amies accompagnées de leurs amants en titre.

En Sicile, et surtout à Palerme, c'est la nuit que l'on consacre aux fêtes, aux promenades sur la mer. Alors seulement on peut jouir de la fraîcheur de l'air, et de ce calme dont on ne sent bien le prix qu'en s'éloignant d'une ville où roulent incessamment d'innombrables voitures.

Aussi toute l'aimable et joyeuse société que dona Cornelia avait réunie n'entra-t-elle que le soir dans la grande barque qu'elle avait fait préparer et orner avec luxe. Une tente de drap écarlate couvrait, dans toute sa longueur, la barque éclairée, dans l'intérieur, par dix lustres du plus grand prix.

Lorsque l'on fut un peu loin du port, on s'amusa à contempler la ville, qui paraissait comme un seul et immense palais illuminé de toutes parts. Après les chants et les ris, on se place le long d'une table où étaient étalés de larges pâtés de macaronis entremêlés de foies gras, des *verrines* (tétines de truies), et les plus beaux fruits de la Sicile. Les vins chaleureux des collines de l'Etna ne tardent pas à échauffer les têtes.... Mais

un coup de canon se fait entendre; et déjà le sifflement d'un boulet, qui avait passé sur la barque, avait jeté l'effroi dans toutes les âmes. Au même moment se précipitent sous la tente tous les rameurs en poussant des cris. Ils venaient de voir, à quelques toises de la barque, un de ces brigantins barbaresques qui se cachent derrière les rochers de la plage, pour ensuite fondre à l'improviste sur leur proie.

Quel trouble-fête ! La fuite était impossible. — Barque et convives, tout fut pris; et le brigantin, déployant ses larges voiles, eut bientôt rejoint les côtes d'Afrique.

Alopex, conduit devant le capitaine du brigantin, eut l'imprudence de se déclarer Français, et de lui faire sentir qu'avec la protection du consul d'Alger il n'aurait pas de peine à se tirer de ses mains. Aussitôt le capitaine, au lieu de suivre sa route vers Alger, se dirige vers une petite anse de la côte, débarque notre Français, et le vend à un Arabe. Puis il transporte les Siciliennes et leurs *cavalieri* à Alger, sur le marché public. Tous ceux-ci étaient de bonne prise.

Alopex fut emmené par l'Arabe qui l'avait acheté, dans l'intérieur des terres, et employé à l'arrosage d'un vaste jardin. Toute communication avec une cité, un village seulement, lui